

Retour du Japon

Autor(en): **Rebetez, Ali**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **50 (1946)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Retour du Japon

A ALI REBETEZ

en souvenir de nos années
d'« émulation ».

Oui, j'en reviens, du lugubre archipel
De faux pêcheurs et d'authentiques princes,
Qui brava tout, et le code et l'autel.
Il était temps, grands dieux, que j'en revinsse !

Il aimait le bois blanc, le bol de riz,
Le mutisme ambigu, les longues manches,
L'amour sans le baiser, détail proscrit,
L'affront rentré qui mûrit sa revanche ;

Il aimait le saké brûlant à point,
Le poisson crû, la paille des bicoques,
Comme il adorait l'eau qui va très loin,
Celle qui soûle et les mâts et les coques.

Mais il jonglait ! tant avec les dollars
Qu'avec les sabres de ses panoplies.
La pièce en l'air, il criait aux vieillards :
« Voyez, je crache en plein sur l'effigie ! »

Et le dollar — habileté de chat —
Disparaissait, dans sa chemise ouverte,
Si prestement qu'on manquait le crachat.
On peut cracher sans s'infliger de pertes.

J'ai dit adieu au pays du thé vert,
Des limiers noirs aux trois millions d'oreilles
Que vous faisiez, rien qu'en guignant la mer,
Frémir autant qu'un nuage d'abeilles.

*J'en sors ainsi que de l'antiquité.
Ce qu'il était n'est plus que dans les livres.
Les éventails ne volent plus l'été
Et ce qui chante était trop las pour vivre.*

*Est-on de race à tendre des filets,
A se mouiller les pieds dans les rizières ?
Et lorsqu'ainsi leurs Divicos parlaient,
Pas un fou ne leur eût jeté des pierres.*

*Allons chercher des soleils plus violents !
Raflons, au Sud, l'astre des caravanes
Et des reins bruns ! Rien, ô peuple ambulante,
Ne rend plus casanier que les bananes !*

*Et, sur la mer, la horde s'en alla...
Elle alla loin, Madame Chrysanthème !
Ses kimonos furent à Manila
Comme à Pékin. On les vit aux extrêmes.*

*Son ris perça la hutte à Bornéo
Comme les joncs des cases javanaises,
Et ce n'est qu'en Guinée, au bord de l'eau,
Qu'elle éprouva, lasse, un premier malaise.*

*Mais, au Japon, seigneur, quel désarroi !
Les dieux bravés, les dieux longtemps paisibles,
Vident sur lui, féroces, leurs carquois,
Et Tokio meurt sous les trous de sa cible.*

*Quel hérisson se dresse en nos cheveux
Parmi ces traits au foudroyant curare !
Terré, le peuple écoute ce qu'il pleut
Et crie aux rues où le sang fait des mares.*

*Ciel noir, quelles nuits blanches nous vivons !
Arrêtez-vous, sifflantes hirondelles
Qui fientez tant de mort ! Nous chavirons
D'attente et de sommeil entre vos ailes.*

Tout flambe avec une ardeur de papier,
Pompiers ! Et, vers minuit, chaque mesure
Finit ses jours en somptueux rosier
Qu'arrosent vos paraboles d'eau pure.

Ne sortez pas ! Tous les chemins sont noirs
Et de périls et de foules brûlées.
Ne gênez pas les morts sur les trottoirs !
Les charrettes s'en sont toutes allées.

Et que faire dehors sans cet idiome
Qui donne un son très rauque aux cris macabres ?
Mieux vaut risquer que le plafond du home
Vous assassine à coups de candélabre.

Veillez ! Quand ils ont mal, les gens sont fous,
Et très méchants quand les maisons sont folles,
Folles de voir aux fenêtres ces loups
Croquant les murs que leur langue gondole.

Restez, restez ! Même dans un fauteuil !
Votre destin dépend d'un dé qui roule.
Promenez-vous ou, brave, fermez l'œil :
C'est l'as qui tranche et la fortune est soûle.

Sous ce ciel bas, constellé de moteurs
— Tisons qu'on lâche, et par gros vent, d'un poêle —
N'attendez rien d'un casque de sapeur
Ou d'un seau d'eau ; comptez sur votre étoile.

Elle vous offre, agissante, un répit
Quand le maître d'hôtel et la servante,
Flairant du feu sous les fleurs du tapis,
Piétinent, angoissés, leur épouvante ;

Comme elle raisonne vos nerfs. Pourquoi
Voudrais-tu que la guêpe à panse dure
Qui partit de Pittsburg voici trois mois
S'anéantît tout juste à ta figure ?

*En attendant, ô mon étoile d'or,
O ma gardienne impossible à décrire,
J'erre, le soir, dans mes longs corridors
Plus frissonnants que ceux d'un vieux navire.*

*J'entends rugir les veilleurs hébétés
Près d'un volet que masque mal un linge
Lorsqu'un brasier gesticule à côté !
O mon étoile, ils n'ont plus leurs méninges !*

*J'écoute au loin d'innommables rumeurs
Mêlées au bruit familier du tonnerre.
J'attends, je lis ; je lis pendant qu'on meurt.
J'attends, distrait, mon tour. Rien d'autre à faire.*

*Et me voici dans un bain de néon ;
Kanda s'allume avec tous ses libraires.
Mon livre est rose, étoile ! et ce beau ton
Prouve qu'on brûle un million de ses frères.*

*Tu me protèges, mais, après la nuit,
Je vois la tache autour de moi s'étendre,
La tache des plâtras qui fait du bruit
En remplaçant les pierres par des cendres.*

*Je vis encor, mais la tache grandit
Qui ronge peu à peu villas et banques,
Boulevards et jardins, rues à taudis,
Avec tous les petits cafés qui manquent.*

*Regarde, ô mon étoile, ma maison !
Déjà la tache a grignoté la grille.
Vas-tu la vaincre aux portes des salons ?
Que ferais-tu contre tant d'escadrilles ?*

*Je te confie et ma table et mon lit,
Mais sais-tu, sais-tu que, la nuit dernière,
Tout un quartier est mort en pissenlit ?
Sur mes deux mains, j'en ai vu la poussière.*

*Je te rends grâce, étoile des chanceux,
Mais sais-tu bien que cet enfer céleste
Nous tue encor les fossoyeurs ? Et ceux
Qu'on leur substitua ne sont pas lestes.*

*Et tu voudrais qu'aimé de ton rayon
Qui fait dévier la bombe dans sa chute,
Je fusse comme absent de ces millions
D'êtres boueux qui comptent les minutes ?*

*Est-ce juste, grands dieux ? Je sais que non.
Frères, nos nuits sont sœurs l'une de l'autre,
Et la sirène au cruel diapason
Accorde bien tous mes dangers aux vôtres.*

*Nous communions dans son cri, malgré
L'écart qu'entre nous met ma face pâle.
Car je crains avec vous ! Sachez m'en gré !
Jaunes ou Blancs, nos peaux, ce soir, se valent.*

*Vous chantiez la conquête, et j'ai souffert
De me sentir si perdu dans vos stances ;
Or je partage aujourd'hui votre enfer
Sans que, moi, j'aie à faire pénitence...*

*Mais la guerre transige. Et les chemins
Débordent de soldats battus qui rentrent ;
L'œil des chevaux est bourré de chagrin
Et quelques colonels s'ouvrent le ventre.*

*J'ai vu venir, dansant sur leurs grands pneus,
Les canons lourds à gueule américaine.
C'était près d'Omya. Très beau. Les nœuds
D'un python gris s'allongeant dans la plaine.*

*Débâcle. Un bonze en pleurs la résume : A.
La faim qui s'enfle et ces taches qui sucent ;
B. Ces neutrons sur notre Hiroshima ;
C. MacArthur et D. Les bottes russes.*

*Mais c'est la paix, la paix, quoique en haillons.
Tapage. On vient de cingler les idoles.
Faire un tel rêve, un rêve de lion,
Et s'éveiller en lapin sous des tôles !*

*Allez-vous-en, mangues, noix de coco,
Soleils de Singapour et des Mariannes !
Assez d'erreurs et plus de quiproquos !
Elle a passé, la grand'faim des bananes !*

*Mais c'est le soir, médaille, qu'on lit mieux
Sur ton revers : Ces plaintes près des gares,
Tous ces dormeurs hâves, fâchés, hargneux
Sur ce ciment qu'ils trouvent très avare...*

*Venez, Messieurs, Mesdames ! C'est gratuit.
Voici la Gloire ! Excusez pour les chaises.
Voyez où boire l'Océan conduit !
On dormait mieux jadis sur les falaises !...*

*Partons. Il est trop dur, cet hôpital,
Et lorsqu'on vient, les malades vous pincent.
Que sera-ce au réveil, qui fait si mal ?
Il était temps, amis, que je revinsse...*

Camille Gorgé.